

Ludovic Kaspar

L'ouest des H.L.M sans ailes



© rollerpen 2006



Ce recueil est composé des textes que j'ai pu écrire en septembre 2006. Il se décline en différents thèmes ne vous en déplaise.

Je remercie Éric Dejaeger pour sa lecture attentive.

L.K

Intro.

Aldict

A mon premier et seul dico (offert par mon grand-père)

*1987. L'homme était né du dernier mot, **Zythum**, une bière égyptienne à l'orge. Depuis pas changé de dico. Il marchait à l'envers, devint zymotique, zygène et zut!*

1999. Courte vie d'annuaire, la fin déjà ? L'homme était bloqué sur les mots en "al". Ca avait commencé par alyte, un crapaud. Deux ans dans les oeufs d'un crapaud! Quand il passa altruiste, merde! Croa Croa Croa, et moi moi ? Il consulta le dernier des immortels qui lui fit le coup de l'épée de bois « Perdez pas espoir, mon brave, n'est-ce pas ». Ouais, mais espoir ça commence pas par "al" et il avait déjà donné avant le désespoir. Il prit de l'altitude en altocumulus, on le nomma même altesse. Cet alternat l'altéra tout compte fait ce qui le rappela au premier mot d'enfance... ce sera son dernier. Il sauta tous les "al" de son 87, un détour par abus, et se planta fort raide sur le dernier le premier : ALCOOL. Auquel pour une mort rapide, sûre il accola l'adjectif ABSOLU. L'alcool chimiquement pur.

2000. On retrouva ce Petit Larousse Illustré édition 1987 sous un abaca philippin. Absurde pour les gens de là-bas, bien assez pour le prendre en otage dans la jungle du terrible Ali. Le Quai d'Orsay pécuflia un rapport sur pécu refusant de filer un kopeck pour un Larousse petit et périmé. Ali flamba ce mec de pages à l'alcool de riz. Déjà mort il aurait pour sûr préféré couler dans des flots de Zythum.



HOMMAGES
AUX
HOMMES

Mon chat stupide

A Jean Fante qui me doit tout tout tout vous... pardon.

Dur de devenir le John Fante français. Il faudra mourir aveugle dans un coron reconverti en logement social du côté de Bruay-La-Buissière. Se coltiner les frasques d'un fils junkie écrivain d'arrière tombe chez manuscrit.com.

Rêver au bunker de Berck Plage, pas jojo. Ca schlingotera les frites aux moules. Vous lèverez dix fois le coude avant de tourner l'œil de vos talons sans un mot pour la porte.

Plein de vie en France, Bon Dieu c'est les travaux d'hercule, *l'Orgie !* J'espère que t'en as une rude ! Dans les médias faudra assumer, mon vieux : « *Alors Jean Fante, pas trop dur l'accouchement du petit dernier ?* ». Et la critique : « *Jean Fante : l'âge de la stérilité?* ». Chez le boulanger quand, à cinquante berges bien tassées, la vendeuse méprisante : « *Eh bien petit Bandini, la maison fait plus crédit. Dehors!* ». Ils vous sembleront bien loin *les compagnons de la grappe*, vous le rital et dans la voix et dans les gestes.

Alors vous sentirez la rage vous grimper le long des doigts comme une pieuvre obstinée et vous prendrez la route de l'encre, pas celle de Los Angeles, non, la chaussée Brunehaut, reine martyre. Arrivé au bout de la route, là où la mer embrume Albion, assis sur la plage vous demanderez à la poussière... en écrivant vos chapitres sur un sable dur de marée basse. Ce sera votre plus beau livre, Monsieur Jean Fante, celui que retiendront les nouvelles vagues et qui provoquera des houles sur tous les océans - enfin les connus jusqu'à présent sur le globe, restons hommes.

Par nuit de hurlement une lame plus puissante que les autres vous redécouvrira avec attention et offrira à votre ouvrage de sable une préface que même les marées noires, les délestages sauvages n'effaceront pas. Ca sera la gloire, Jean. Vous cracherez sur les euros de Luc Besson productions et pisserez sur Cinecitta Studios en roulant en 2CV Charleston capote ouverte. Sauf que vous détesterez les chiens, aussi faudra pas s'étonner de trouver «*Mon chat stupide*» dans les rayons.



Mémoire sauvée de Brautigan

Poussière de lecture

Deux heures dans les étoiles, la Grande Ourse médite sur l'écran plat à l'horizon du souvenir. Le papier d'un livre imprimé en 1994 est déjà jaune en 2005. Déjà. Les couleurs ont des temps d'arrêt... celui-là est le jaune. Tournent les pages, tourne le temps peintre. Le temps peintre. Il m'a fallu onze ans pour apprendre à me servir de Brautigan. Le temps que ses phrases noires soient sur fond jaune. Cette nuit je me rappelle dans la fumée grise des cigarettes ce que peut devenir :

Une carabine 22 long rifle... d'où sort une petite balle au ralenti de phrases légères et d'autant que je m'en souviens, douces. Elle provient du canon des années à la dure – Dépression. La cible est au présent vingt ans plus tard. L'espace d'une génération. Cette petite balle sur les rayons des librairies. Discrète, secrète dans son parcours.

Une balle de carabine tirée par un gosse pour dégommer des pommes. Elle révolutionna comme un boomerang autour d'un lac où pêchait une Amérique de petites gens timbrés. Balades sépia près d'un lac aux moustaches d'herbes et à l'Ouest du chapeau mis en ciel, un canapé sur la rive. Deux gros balourds affalés dessus devant l'écran du lac comme masse média, original. Ça l'a marqué le gosse devenu homme et sombre son ombre, son crépuscule d'homme sans âge marchant seul avec ses phrases porteuses, son petit vent témoin d'époque en mutation.

De nos jours les timbrés des années Eldorado dorment là là là... la panse capitalisée Budweiser, cerveaux en chips trop remâchés devant le lac des télévisions. Bétail. Cow-Bush. Liront-ils Mémoire sauvées du vent ? Sauveront-ils ce qu'il reste à sauver ? Ce livre, des mots, sont-ils destinés à sauver quoique ce soit ? Du vent. Le vent est-il à sauver ? Je me garderai de toute réponse osant à peine poser des questions, risquer mon corps à la rencontre du vent. Je garde ces mémoires au fond de moi sans trop savoir qu'en faire. Comme on ne se défait pas de l'image d'une femme aimée. Le vent d'une femme qu'on a aimé souffle parfois dans une rue et cela passe.

Petite balle vingt ans après atteint sa cible, têtue, comme les secondes amoncelées forment une vie... pour rencontrer la tempe de l'homme morcelé.

No pets sur la pelouse. On s'en fait du cinéma avec le tien, Richard Brautigan. Pendant que la Grande Ourse surplombe le monde où tu existes encore par milliers de pages à lire comme constellations à lire.



Le décapsuleur

En souvenir de Charles Bukowski Jr.

Alors la capsule s'était barrée
Pliée par le vieux décapsuleur

Orgueil des mains
L'une serrant la bouteille
Comme s'il se paluchait
L'autre se prenant pour une déesse

C'était la vingtième victime
Qu'elles désarmaient, la bonne paire
Sans trembler d'un index
Sans même en pointer un vers quoi
Ou QUI que ce fut
Calmement, avec une assurance infinie
En pros.

Le décapsuleur s'installa dans sa voiture

En partance pour les gouffres
Des rues géométriques de l'Os en Gelée

Le sens unique
Sur l'autoroute déracinait
Ses mémoires par six mètres
Par dessous le goudron

Épanché sur son volant, décapoté, le vieux
Chuintant comme un vent virulent
Intima — *regard de braise éteinte* —
À l'aube approchante :

De 'suivre la ligne jaune', 'conduire droit'
Et 'la boucler vite fait, vite.'

Il y eut brutalement un désert impeccable

De mémoire de décapsuleur
On avait rarement vu telle solitude
Chez un décapsuleur

En bordure d'autoroute
Warnings poussés au noir
Dans les tranchées

Cet asile de lune

On retrouva notre décapsuleur
En buée sur les vitres de sa voiture.

Un clochard de pissotière lui dessina
Une bite en traviole sur la tronche
— *Il avait des dents d'aluminium* —

Ajouta une paire de couilles barbues
Ça sniffait l'éthylisme.

La buée se reforma...
Quand la cloche souffla
Son drôle d'haleine sur les carreaux
Ce type avait du coeur

Assez pour transformer
Le décapsuleur en homme
Capsule

Abruti(e) sur son capot

On se passa de commentaires
Sur la planète entière...

Pour couper court aux ragots :

Un homme décapsulé capsule !

- REUTEURS -

— *Il ressemble*
À une bouteille de Budweiser
Posée sur le capot d'une décapotable
Au loin les lumières de L'Os en Gelée
Clignotent à grand peine, il manque d'électricité
Sur cette aire de repos s'élève
Le cri nu d'un gitan à la nuit —

Il allume un feu, le vieux
S'installe à genoux au beau milieu des flammes
Décrète qu'elles sont des femmes
Les plus Belles d'entre toutes
Celles qu'il aura aimées

ET SE TRANSFORME EN PLUIE
UNE AVERSE DE TOUS LES DIABLES.

DEVIATIONS



Civilités

Là ou ailleurs...

Ca commence par une erreur.

Jack et Lyn, mes créateurs, préparaient le rituel BBQ des dimanches estivaux et je révisais ma brasse dans la piscine peu profonde. Je portais mèche blonde de droite à gauche au gré des rafales du vent puant comme l'haleine d'un vieux dingo - des carcasses d'animaux en putréfaction jonchaient les pelouses du lotissement.

Jack me surnommait « mein führer » à tout bout de champ et Lyn renonçait à m'emmener chez le coiffeur depuis perpette car cette blague pressurisait ses zygomatiques dépressifs comme un rail de mauvaise coke. Grimaces.

Les voisins ne tarderaient pas à rapporter la bidoche, un kangourou bien vivant à cramer à vif. Le cri du kangourou immolé, assez feutré, excitait ce petit monde de banlieue à l'Est de Sydney sans que personne ne s'offusque. Coutume.

Comme à son habitude, Jack tenait à organiser un pugilat à mains nues contre la bestiole avant de la trancher encore rose dans l'assiette. C'était l'occasion de parier et de s'amuser un peu, les dimanches sont plutôt creux en Australie, vaste désert insulaire. A chacun ses combats de coqs, sa pétanque, ses partouzes.

Seulement, ce jour-là, William, un anglais à peine emménagé, crut bon d'offrir son chat persan à bouffer ! Quel manque de tact !

Manger du chat domestique est LE tabou de cette bonne société australe !

Jack, Lyn et les autres devinrent blêmes, tombèrent dans les pommes comme l'aborigène ivre mort chute de son boomerang.

Au bord de la piscine, mes six ans murmurèrent : une bonne solution finale.



Le poignard à mon père

Tout le monde a un père, on se le fabrique s'il n'existe vraiment pas. Le mien vit encore.

C'est pas une gloire, mon père, il va pas chasser la volaille à Sainte Victoire et j'ai rien à lui apprendre, rien à lui devoir ni à lui pardonner parce que ce type n'est pas un héros. C'est un pauvre mec. Il changera plus. Bidasse à 16 ans, bidasse dans la tombe.

Maintenant je suis un homme et mon père un vieillard à la vie édentée, quand je pense à lui : un poignard au manche en peau de lézard qu'il m'a offert. Vous parlez d'une relique ! Rapportée d'une campagne au Tchad - et je peux vous certifier qu'il en a trucidé du "bougnoule" et qu'il en a troussé des "négresses", le salaud dans sa Légion !

C'est un poignard tout pourri à la lame tordue, au manche recouvert d'une fine tranche de peau de cobra. Il me l'a jeté sur le lit dans un rôt de permission et m'a sorti " C'est pour toi, le gosse, du fait main, douées les mains hahaha!" et il se barre. Pas revu pendant deux ans, paraît qu'il cassait du Esbolah à Beyrouth.

Ce poignard il schlingue. Tenace. C'est ce qui m'avait frappé à l'époque. Prudemment je l'avais remisé dans mon petit coffre à secrets de même.

Puis, je sais pas, en emménageant avec Moumoune, je l'ai accroché sur le mur au dessus du lit. Moumoune, il est pas regardant vis à vis de la déco, des odeurs tout ça. C'est quand on se câline que la question se pose : l'odeur là, c'est nos organes, nos hormones mélangées, notre amour, ou le poignard à mon père crucifié au mur ?



La rouste de sa vie

Frappez frappez l'Amour

- Chapitre 1^{er} : l'enfant sans t-x-êve

Tout reprendre à zéro. Repasser par le sang et les chairs, à travers le ventre ouvert de maman. Maman qui dort les cuisses serrées recouvertes d'un drap et ses plis de linceul. Ne pas emprunter les cuisses caudines puis dix ans après découvrir au Musée La naissance du monde, une guerre inconnue. Et ta mère était belle, et ce n'est pas ta faute, ni celle de la médecine, c'est juste l'histoire d'une mort qui t'a offert la vie. Laisse tes veines couler ne les arrache pas. Si tu veux tuer accomplir un massacre, refroidis le hasard sans prononcer un mot. Alors viens me voir, moi la feuille blanche vierge et raconte-moi tout sans changer un seul mot.

Jack Salaudemot , "Dites oui à la vie !" Editions Guili guili

Sur cul je suis, ce bouquin sur le lit de mon gosse ! Ce type est un charlot, le plus riche de tous les charlots, ses bouquins pour tapettes s'arrachent comme des pustules dorées et voilà le cul de mon fils infesté de purulences ineptes ! Il va la prendre la rouste de sa vie, le mioche ! Quatre kilos à la naissance, putain ! Et maintenant maigre comme une épingle tordue, timoré, bon à rien : jusqu'au bout il va me faire chier ! Ma femme...

MA PAUVRE FEMME !

Avec tes yeux d'oeufs durs

Sur le quai des métros bien des couples ont déraillé, sans doute.

Dans cette station de métro à la clarté de lémure mon ombre est absorbée par la lumière de ta chair larvée sous le grand châle qui te porte si mal. Je ne vois ni double, ni triple mais rouge sombre. Couleur et de sang et de désir aux leaderships déchus. Quand vas-tu te décider à vêtir ton cul rebondi de damnation d'un Lewis serré et quand cesseras-tu de camoufler ta poitrine à faire triquer une meute de zombies sous camisole chimique sous des pulls informes tricotés par ton arrière-grand-mère ? Quand? Quand seras-tu aussi belle dans le métro que dans un lit habillée de ton corps, juste de ton corps sous ton visage d'ange lubrique, le soupirail haletant de ta bouche rauquant des cochonneries. Dis-moi, quand me feras-tu bander à la station Saint-Michel pour que le temps passe plus vite car les trains ont du retard ?

« Quand tu ne seras plus mon ombre, mon chou, quand tu oseras me prendre ailleurs que dans notre lit, tiens, là dans ce métro, si tu avais en plus de tes deux couilles, un peu d'imagination, et, surtout quand tu retireras ces chaussettes de tennis ridicules, on ne voit que ces horreurs sous tes pantalons trop courts. Enfin, quand tu brilleras plus qu'un grain de sable noir ! »

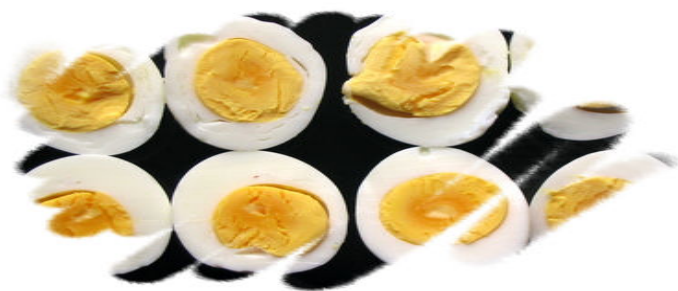
— Oublies ce que je viens de penser...

— Tu ne l'as pas dit, chou!

— Mais toi oui...

— Le 6ème sensuel mon petit chéri vicelard. J'ai vu comment tu reluquais cette ignoble pétasse blonde avec tes yeux d'œufs durs complètement écaillés.

Le train se mit en branle. Un beau plaisir de fer.



Écoute

Petite musique de sourd.

Elle ne jurait que par Miossec, le nouveau Gainsbourg. Gainsbourg c'est Gainsbourg, pour y toucher, au moins percer le mystère des petits trous au Père Lachaise. J'en doutais concernant ce clone UNIVERSAL. On n'avait pas fait état d'une sépulture saccagée, ou bien Miossec et son label avaient du génie civil et grassement payé le gardien des célèbres. Admettons.

La greffe du cerveau maestro aurait été opérée au Venezuela, royaume de la chirurgie incongrue... Les cordes vocales de Mireille Mathieu s'en souviennent, suturées grossièrement à celle de **la même** lors de son idylle palmée avec Bobby de Dallas alias Patrick Duffy, quelles conneries on peut accomplir par amour - je parle pas de soulever des montagnes... Echech artistique complet : consterné, le public de Mimi. Si ce n'est au Japon, pays des goûts spécieux.

- Ton Miossec pue le marketing!
- Tu l'as jamais entendu et encore moins écouté, vieux con!
- Le flair... File-moi quand même le meilleur de son pire.
- Tu l'auras voulu!
- Hélas petite, hélas.
- M'appelle plus petite!

Le titre qu'elle m'avait choisi, « Je m'en vais », jouait d'une musique fade ; voix aux accents d'un Gainsbourg de Starac, paroles dressant le portrait sans poésie d'un pleutre qui largue sa donzelle car « ils se sont trop aimés », entre autres balivernes. Je coupai court au carnage. Je tenais à mes tympan. Reggiani, Ferré, Barbara, Vian, au secours!

Critique acerbe en tête, je me dirigeais vers la salle de bain pour me déboucher les oreilles au coton tige...

Sur le miroir, inscrits au rouge, mots de refrain: « *Je m'en vais avant de te hair* ».

Ceux-là, je les avais pas écoutés. Comme quoi faut aller au fond des choses.



On the beach

I send you all my love (Josephine)

L'histoire finit par des meurtres de babibels... au début, vite !

Il faisait grand soleil sur la plage, pas un haillon de nuage pour gâcher l'après-midi du touriste en costard hâlé. Je portais un string de feraille sous ma combinaison soyeuse de surf. La *vieille*, overdose à la merveilleuse Marie-Jeanne d'uncle Benz Benz Benz, alors mes dents jouaient des claquettes sur la salade de rice concoctée par ma poule poule poule. Joséphine du nom... Fraîche comme une crème, douce comme la glace... un régal de copine !

Mon regard était une houle, mon navire : Marie-Jeanne. J'avais trop forcé sur elle la veille, faut dire... - je l'ai déjà dit ? Hou la honte hé !

L'estomac à la mer je me fis pourtant un devoir d'honorer la salade de ma belle. Disons que j'avais déconné sous l'effet, hier. Elle était verte encore et chacun de ses gestes, agacés, me le reprochait. Ben je culpabilisais pas plus que ça, même, l'idée de m'en fumer un pas trop dosé me sauta au plafond entre poire et fromage puisqu'on faisait pique-nique...

— Je vais chevaucher quelque vague avant le frometon!

— ...

— J'y vais, hein!

—...

Une fois à la flotte avec ma bouée fartée, ce fut comme qui dirait la révélation de la journée : le joint et le briquet étaient submersibles ! Plouf. Truc de ouf ! Quelles cochonneries, n'empêche... Retour sur le sable.

— C'est moi ! Quoi d'neuf ?

— Babibel.

— Une petite pipe, des fois que ?

— Et ma main dans la gueule ?

— Babibel alors...

Quelle histoire n'est-ce pas ? A porter un pays sur la tête : panama.



Marcel le fantastique

**En souvenir des formidables branlettes
de mes quinze ans à la lecture de SEXUS
Merci encore Henri !**

Il pleurniche dans son salon "à la mère à Titi", le Marcel. Muet de la bouche. Son silence patiente comme les invités. Un con tousse, quel con. Chut!

Le gros Pierrard tente l'électrochoc " T'es pas une fiotte Marcel, sèches tes larmes qu'elles fassent comme un Sahara en plein désert !".

Pierrard est plus doué pour la descente en Ricard que pour les envolées métaphoriques...

Une paire de cigarettes se consume avec le temps qui se barre tranquille avec les acariens infestant la moquette.

Jeannette, blindée au 51ème degré depuis le réveil - sans dormir peut-on se réveiller ? - culotte trouée sans raccommodage possible, soutire Marcel au cagibi en le traînant par les cils qu'il a comme ceux d'une misérable biche ; trempés telle la route 66 après une bonne rincée les cils au Marcel ! *Je divague mais ça me fait penser à Walt Disney, à Bambi, à Buko : même combat ?* Revenons à notre Bambi d'Habitation à Loyer Modéré Français, immergeons-nous enfin dans la force vitale des choses, dans l'espace qui remue l'inertie, écrivons la parole - quelle idiotie :

— Marcel tu balances le morceau où je te quitte l'amitié et s'en sera fini des murges, apéros, tout ça tu vois... où s'en est fini de notre... enfin tu vois, les apéros tout ça ! Je la connais ta bite comme si je l'avais modelée de mes propre mains ! On s'en est tapé des bonnes tranches, hein!

(silence de cagibi... floc floc.. une fuite sentimentale... floc floc)

— Comment tu sais ça, toi...ma queue tout ça ?

— Ca vient jamais de très loin avec vous.

— J'aurais dû discuter avec toi avant d'ouvrir ce foutu bouquin !

— Quoi comme bouquin tu parles ? Un truc sur le Viagra ?

— Nan. Miller, SEXUS. Un roman à la mode écrit par un pervers qu'aurait dû être censuré !

— Connais pas.

— Que du cul ! Avec des belles phrases et du vocabulaire pour faire passer le pillule...

— Toi, tu t'es dégotté une étudiante, c'était à parier ! Vieux laid plein aux as. Le jour où t'as touché le pactole à Trouville, t'aurais mieux fait de tout relancer sur le tapis, idiot !

— Oui, elle est belle à mourir Natacha. J'écoute Morir d'Amor de Compai Segundo en boucle toute la journée, je me dégoûte les oreilles, vais me faire tatouer les secondes à l'envie, percer les dents d'éternité cariée. Des cubains tu te rends compte ? Les rouges me font bleuir... *Elle s'appelait Natacha mon guiiiideee...*

— L'amour te va bien aux mots, de la bouche en tout cas. Si tu veux je te file le tee-shirt Che guevara de mon ex-fils renié, du XXXL, ça devrait rentrer gros lard !

— Salope ! Je bois plus que du pastis ED ça fait maigrir dans chaque sens.

— Paumé de naissance à mort ! J't'avais bien dit de mater les sketches à Seimoun! Tu sais pas

t'informer sur les choses de la vie, ton drame c'est ça! Tu vis chez les hippos en pleine urbanité...

— Nan. La misère, Natacha, c'est qu'elle suce trop bien des amygdales... Ca me rappelle ma mère... Niveau araignée... Comme disent les spy.

— Les psy ! T'as 60 berges, le Marcel... Tu les décrocheras plus tes étoiles, tu les écraseras plus tes araignées ! Le VRAI problème, il est où le noeud à ton noeud ? T'as à peine 40 berges dans le crâne quand c'est pas la vingtaine les soirs de grands ducs ! Où bien c'est ton Q.I sans I.

— Tu peux parler... pochtronne !

— Ouaip ! Mais je cause, laisse pas l'abcès pourrir ma chair dans les larmes et je bois au moins que toi c'est pour pas dire !

(elle se ressert une dose d'anis gras sans glace, en crachotant au fond du verre pour obtenir un peu de liquide)

— Bon il est où le problème avec ta charlotte, on va pas y laver le cagibi !

— Ben... Natacha fixette sur la page 367 où Miller « viole » sa femme au cierge.. dans... le derche !

— Taille du cierge ?

— Moyen mais ça fait mal, putain !

— Me dis pas que...

— Si... J'suis dev'nu une loque ; en plus elle allume la mèche et éteint les lumières pour les photos. Elle se marre et j'peux pas m'empêcher de péter en bandant.

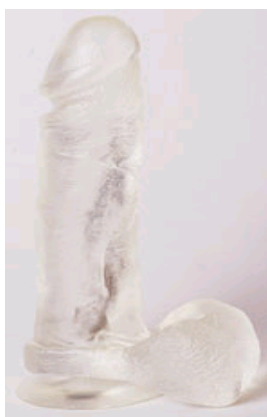
— Te v'la bien empalé mon vieux ! Tu vas la larguer ?

— Non, je l'aime comme jamais j'ai aimé un lit... C'est novembre. Puis j'ai consulté Brigitte Lahaye. Pour elle, j'ai une petite bite honnête et le coup du cierge rétablira ma libido par analité défoulée j'sais pas quoi. Je m'épanouirai de la prostate si Natacha, ou une autre, veut bien me doigter là d'où qu'il faut. « *Et j'ai ma peau contre la sienne, en ça je crois* ». Johnny a toujours raison. "*Et le deuxième cri que j'ai poussé était un cri de volupté, nu sanglant entre ses draps*"... Alors ! Hop !

— Bien Marcel, même si c'est douloureux au départ. Vaseline à fond ! Je veux dire, vas-y à fond, tu m'as comprise entre enculé(e)s. Bon, c'n'est pas le tout, on peut aller sucer avec les potes maintenant que t'es déchargé d'la causette ?

— N'en parle jamais, Jeannette. "*J'serais un Marcel abandonné...*", tu comprends ?

Le lendemain Marcel avait un surnom dans le quartier : "**torche cul**"



Mail transfert

Qui a peur du grand méchant fou ?

Dr FULOT

À : M. WIART

Objet: RDV DE DEMAIN ?

Bonsoir,

Pouvez-vous ne pas venir à 16h plutôt qu'à 15h30 non plus, car je risque d'avoir la migraine tout l'après-midi ?

Je peux vous recevoir par mail jusqu'à minuit, puis vous semblez aller mieux, j'espère.

Bien cordialement.

Dr FULOT, psychiatre de ville

M. WIART

À : Dr FULOT

Objet: **RDV DE DEMAIN !**

Chère Docteur,

J'ai pris connaissance de votre courriel Hotmail... J'exploite ce compte pour mes jeunes nièces, mieux vaut, entre adultes, utiliser Yahoo. Ou se téléphoner ?

Je serai, Madame, très présent demain à 16h. J'ai beaucoup à dévoiler depuis notre séance « hypnotique ». Votre regard ! Deux flammes bleues à dénuder les âmes carapacées. Et la mienne est d'acier. Elle amorce une fonte. Mon glacier recule, Docteur... J'ai hâte de canicule !

Il n'empêche, votre demande m'a contraint à réviser mes projets pour répondre présent, vous n'imaginez pas ce qu'on peut entreprendre en, *minute je calcule*, 1800 secondes ! S'assoupir devant Derrick saison I, écrire un mail à Dieu, réserver une place pour Roland Garros 2010 - près de la veuve Belmondo -, fumer un Havane qui nuit à ma santé et à celle de mon putois domestique, converser 2mn avec le Dalaï Lama sur MSN, lui remonter le moral au pauvre homme sur sa montagne. Merci, Docteur, de m'avoir épargné ces corvées. Quoi ? Ce décalage m'offrirait 30mn de rabiot ? Vous êtes sûre ?

Je passerai chez le fleuriste acheter un *Dahlia noir*.

M. WIART, *un* patient.

Ps. Vous aimez James Ellroy ?

Ma vie chez le dentiste est partie

Je sens partir ma vie.

Elle fixe l'horloge à l'entrée de la salle d'attente. Une horloge à l'heure si j'en crois ma montre. De quoi attendre avec justesse dans la salle.

Hakim est un dentiste qui ne taffe pas pour rien mais on peut s'arranger avec lui. Les parois du cabinet sont fines comme des feuilles de papier à rouler. On entendrait le bruit du sang. Ma vie s'apprête à partir, là. Hakim m'appellera depuis sa pièce à torture. Il m'arrachera une dent, j'aurai moins de racines.

Elle est belle ma vie jambes croisées. Maintenant elle les décroise franchement. Classe la culotte offerte : elle n'en porte pas, à vif elle est. Depuis ses valises, son regard posé sur moi, attentif. Elle s'entrouvre d'un regret... C'est ce que je ressens.

Et me sourit ; s'installe contre moi et serre mes mains. Fort. Elle piste mon visage d'un doigt de fougère fraîche. J'avoue : je bande. Une vie en vrac sur mes genoux. Elle m'embrasse! Et masse ma bite... Nom de dieu! Elle l'a sortie et la branle doucement ses yeux dans les miens. Je ne vais pas tarder à venir, à lui revenir. Elle le sent et rie comme une... garce, c'est le mot. Ma vie est implacable.

« Monsieur Marcel, c'est à vous ! ». Je réponds d'un espoir « Je passe après ma vie, nous partirons ensemble! ».

Et ma vie est sur le fauteuil d'Hakim qui lui trifouille la bouche.
« Ma bouche, putain ! » puis je laisse tomber ces réflexions sans lendemain.

Je fixe l'horloge depuis un bon moment. Que fabriquent-ils ? Ma montre n'indique plus la même heure... un autre temps ?

« Monsieur Marcel, c'est à vous ! ».

Enfin.

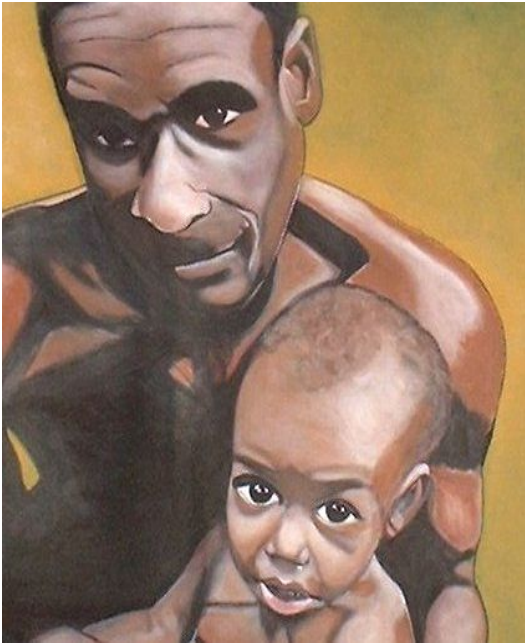
Hakim est rouge comme un cul de macaque en rut. J'ai remarqué la porte de sortie dans son cabinet et aucune ombre, pas de doute. J'ai juste dit « Un bon conseil, Hakim : lavez-vous les dents. ».

Ma vie était partie. Comme prévu. En douce, en garce.



DU COEUR

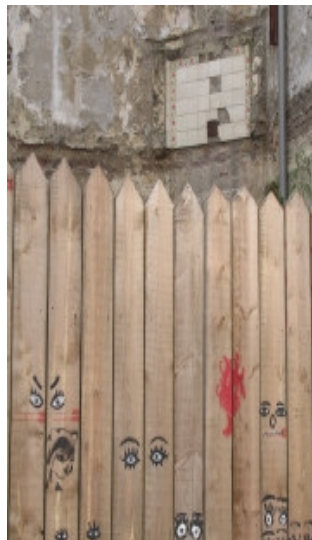
UN PEU



La porte de mes limites

Pas de clé sans serrure

Il y a une porte que je traverse chaque nuit, la porte de mes limites. Dans mon réduit de vie à la recherche de l'Être, j'achète quelques mots, une lune à gratter. Surtout ne pas dormir. Avant de m'écrouler je vole au soleil un de ses jeunes rayons et découvre six cratères satellites. Si par bonheur trois d'entre eux s'illuminent, j'attrape mon microscope le cœur saisi de sens. Alors je les observe comme des diamants bruts puis referme la porte direction l'oreiller.



Toujours un mouchoir qui vous rappelle...

Je remets mon mouchoir dans ma poche. Pas de poubelle en bronze à l'horizon, souvent j'y jette mes déchets. Un clochard affalé sur le trottoir. Le clochard du matin. D'ordinaire, je passe devant ses pieds en y mettant des miens, seulement les miens avancent en boots argentés quand les siens bougent pas d'un pouce.

Je lui offre toujours de l'incongru. Hier, c'était un cure dent. Le pauvre n'a plus un chicot. On s'amuse comme on peut... avant de turbiner.

J'hésite pour le mouchoir, trop dégueu et ce matin le soleil brille comme un lingot, d'ailleurs La Banque Populaire vient de filer affichée sous mon nez. Sur le bus 108... Manqué de peu par la très grande faute d'une poubelle introuvable.

Mais je sais pas, ça sent les gens dans la rue. Enfin, l'humanité. J'y fais rarement gaffe. Jamais. Je vais au travail, le reste ? Je m'en fous. Une odeur bizarre ! Riche, aux multiples parfums que je ne connais pas. Un mot s'impose pourtant pour la caractériser : « Or ». Le 108 vient de repasser, du reste je m'en fous aussi... « Or » je réfléchis... ça vaut son pesant !

Idée ! Plutôt que de donner de l'ignoble à la cloche, je vais lui demander. S'il est là depuis des années sans bouger, c'est qu'il sait des choses que j'ignore. « Sûr ! »

Il n'ouvre pas les yeux, semble assoupi. Alors je crie, hurle presque : « Or ! » et recommence frénétiquement « OR ! OR ! OOOOOOOOR ! » Les badauds se marrent : mon costard- cravate et mon attaché Vuitton semblent quémander du flouze et du meilleur à un vieux chemineau fringué comme une loque, allongé sur un bout de carton crade... Il entrouvre un œil de chat pour scruter mon visage et tranquillement prononce fort distinctement - ses deux yeux vifs : « Âme ». Puis, un sourire blanchit sa face rougeaude et il ajoute « Conquistador et Eldorado... maintenant, laisse-moi, j'ai à travailler et toi à réfléchir, puis retire-moi cette peau qui gâche ta barbe d'humain, petiot ».

Perplexe, charade. Je ne démissionne pas, ne préviens pas. Porté disparu au bureau. Je sais pas, le mystère de la charade ne se résout pas. Mais. Je tombe la veste flânant sur le trottoir de la rue Royale, trouve enfin une poubelle en bronze et la jette elle, le mouchoir remisé dans sa poche.

Méditant sur mon lit en plein après-midi dans la pénombre des stores à moitié fermés, j'explore le plafond blanc et c'est quand le sommeil va me prendre que je trouve : Âme, Or, Conquistador, Eldorado... **Marjorie** ! Amor : amour ; Conquistador : la reconquérir ; Eldorado : la belle vie... J'ai gagné beaucoup d'argent en un an et perdu l'essentiel.

Je baisse les stores entièrement, ouvre la commode en vrac, sors le portrait de Marjorie pour le poser sur l'oreiller. Il s'endort comme un bienheureux...

Jaune

Aux petites chinoises de boutiques à l'odeur d'encre et de papier, de cuir, clés mystérieuses et aux remises sympa.

Sur ma terre, les huissiers n'avaient jamais poussé. Ils fleurissaient à la télé ou dans les livres. Bonhommes imaginaires faits pour les autres. Rien vu venir. Dring ! J'ouvre. Une graine bourgeonne sur mon palier.

Cinq loyers de retard ! Paraphez ! Cerveille brûlée à la gnôle, j'aurais signé pour la Légion, apprendre à décapsuler avec les dents me fascinait. Ma boîte à lettres morfla rapidement, Maître Garcia était graphomane. Une fois la semaine j'ouvrais cette malheureuse boîte proche de l'explosion et jetais tout dans le local poubelle, escalier, baisser les bras dans un Kleenex géant : ma couette. Avant de saloper mes yeux au whisky sec.

Mon téléphone a souffert lui aussi. Les sonneries lourdes de Garcia frappaient du tambour sur mon crâne cuité. Les Telecom enchaînèrent : ligne coupée. Adieu Garcia ! Adieu le Web. Problème... Avoir tous les cousins de Garcia au cul, m'en serais fichu... ma solitude d'alcoololo sans le Web où j'écrivais... plus rien ? J'ai serial violé cent mille bouteilles : droit vers le caveau.

Vers le caveau mais obstiné. Un but. Un seul. Écrire devint une vengeance obsessionnelle. Une preuve à rager coûte que coûte. Pour toute ces pâtes avalées sans beurre et ses 8.6 au petit déj. et cette enfance dissimulée. Il me fallait un lieu. Un lieu pour bâtir du tangible avec des mots.

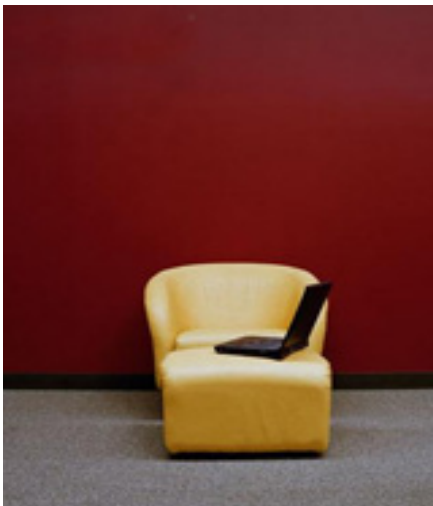
Je tombai amoureux d'une boutique de reprographie avec accès au Net tenue par une petite chinoise vive. Elle réparait des chaussures et doublait des clés aussi. Allant venant rapide, précise, un peu partout. Sous le regard de ses parents légèrement dépassés mais heureux.

C'est chez elle que j'écrivis un livre criard, ventre vide, haleine de JB, tanguant entre ses clients, payant copies et connexions en monts de 5 cents. Elle souriait. Sans peur et sans reproche, seule ma honte piétinait le dallage propre. Le livre publié, j'ai arrêté de boire.

Je comprends qu'elle m'a aidé pendant mes jours de survie. Ce n'était pas de sa boutique dont j'étais amoureux. Elle le savait, moi non ; et n'a rien dit. Elle ne lira pas ce livre, peu lui importe. Garcia non plus, trop cher pour lui.

Partie

au mur de la chambre
ta photo me fixe
depuis deux ans
j'ai oublié de la décrocher
et sur la boîte à lettres
il y a encore ton nom
j'ai oublié de dire
que je t'ai pas oubliée
faut-il nommer les choses
pour qu'elles deviennent des choses ?



Le rire *propre* de l'homme

J'ai dans la tête des gros plans de ciné aux visages horribles, de gros bonhommes qui hurlent de rire et qui ne parlent plus et sortent de leurs crocs des morceaux de barbaque comme des bêtes sauvages assoiffées de tuerie.

Je préserve mon sourire et mes rires, l'émail de mes dents aux plaisirs de la vie. A ces jolies choses reconnues par instinct auxquelles on se déride tranquille.

J'observe mon chat sourire sur le canapé. Il rêve. Une petite langue râpeuse sort de sa gueule plantée de moustaches noires.

Je préserve mon rire parfois je me sens sale, si sale... à m'arracher les dents entre les tenailles des moussons. Hier à la télé. Des gosses féroces riaient au pistolet dans les rues pleurées de Bogotta. Archives de real guérilla.

D'ordinaire, durant les vacances, je roule du côté de Vimy avec mon vélo de course, dépasse le haut mémorial blanc et les cimetières aux pelouses de terrain de golf. Puis je m'arrête pour cheminer entre les ruines des tranchées où résonnent encore les rires fous déployés sous la gorge d'ennemis.

Je préserve mon rire et mes sourires, respect pour mon arrière-grand-père privé de rigolade par un éclat d'obus bien avant d'être un homme

IMPITOYABLE

MONDE

DU TAFF

Tom le burlingueur

Y'a pas de sotte monnaie

Deux ans passés au chômage et aujourd'hui Tom devient fonctionnaire. Joie! Tout est relatif, certes, mais comparons, osons : il ressent ce qui remua Giscard un soir à la télé... Ça lui fait quelque chose ! Il se reprend. Un fonctionnaire ne pleure pas et pointe à l'heure. 9h01, la poisse. Il se passe des choses terribles en l'espace d'une minute dans l'Administration... Photocopieurs en rade, télécopies coincées, Thérèse se casse un ongle entre deux touches. Il a perdu toute sa superbe, Tom, en rencontrant son chef :

— Alors Tom, vous êtes ici pour quoi

— Pour servir l'État, Monsieur.

— On n'aime pas les comiques ici. Je reformule : vous avez des compétences autres que de débarquer à la bourre ?

— Je suis confus...

— Un peu moins de confusion. Ici on veut du rendement. Joséphine ! Rappelez-moi : piscine avec le Dirlo à 15 heures. Oui, Tommy, deux ans à se la couler douce aux frais de l'État cher à votre cœur, pas trop dur ?

— Mais...

— Pas de mais qui tienne Tommy, vous irez au courrier. Le personnel du service est trié sur le volet et pour trier vous trierez!

— J'ai un doctorat en ressources humaines sinon...

— Avec mention?

— Non...

— Evidemment. J'ai obtenu le Brevet d'études avec mention, mon jeune ami. C'est ça qui compte. Au fait : vous êtes stagiaire. Si j'entends parler de votre pedigree, adieu la titu. Ok ?

— Oui. J'ai souvent rêvé d'être postier stagiaire aux Impôts.

— A la bonne heure ! Bienvenue chez nous Tommy... Petit veinard !



La grève des enveloppes

Qui ne tente rien ne tente rien

« Je fais la grève des enveloppes. Cherchez plus j'ai la clé de l'armoire, son double et ils sont bien planqués, dans un endroit où peu d'entre vous oseraient s'aventurer, c'est plein de toiles d'araignée et de chairs desséchées.

Quoiqu'il m'en coûte, Monsieur le Directeur ! Ce que j'ai à perdre est derrière moi, alors pour cette dernière année avant la retraite, moi qui ai toujours fermé « ma gueule », moi la secrétaire modèle sur qui on peut compter pour rester tard le soir, je l'ouvre !

Vous savez, mes collègues ne se gênent pas pour racler leurs "jours d'enfant malade" jusqu'au dernier, à croire que certaines font des gosses pour obtenir du rabe. Moi, je n'ai pas d'enfants, logique je n'ai pas d'homme non plus. Par contre, j'ai un chat que je considère comme mon fils et qui, hélas, arrive en fin de vie. Je souhaite l'accompagner dans ses derniers instants le plus souvent possible.

Aussi, je revendique, Monsieur le Directeur, mes "jours de chat malade". Sans ça, plus d'enveloppes pour le service. Si ça ne suffit pas j'irai jusqu'aux agrafes. Jusqu'au Conseil d'État, devant le Premier de la Nation ! Je serais intraitable ! »

Le Directeur lut attentivement ces mots. Se gratta le menton, signe de réflexion intense, et appela un ami gynécologue expérimenté qui n'avait pas froid aux yeux.



Management à la sauce publique

QUAND LES VEAUX AURONT LES CROCS...

Rapport de l'opération « Cadres à nu, agents dans l'cul » conçue dans l'optique d'une réforme innovante de l'Administration étroitement désaspiratorisée des pratiques ayant du privé sans changer les sacs pleins à craquer. Cette phrase est lourde, je sais, mais la conduite du changement commence à peine depuis dix ans. Voici, en exclusivité, les directives émanant du ministère de la fonction publique et de la réforme de l'Etat (je risque la geôle m'sieurs dames en dévoilant ces plans, aussi préparez vos pétitions : prout !)

DRESSAGE DES CADRES SUPERIEURS

Au programme :

Natation intensive en petit bassin avec bouées canard ou chambres à air poids lourd, sur deux jours une fois l'an, au sein d'un Aquaparc luxueux et hors de prix cela va de soi, *ne pas lésiner sur l'inutile...* But : resserrer les liens aliénés entre les membres de l'équipe dirigeante de la boîte afin d'insuffler une dynamique motivante auprès du petit personnel ravi d'observer leurs parents, pardon, leurs chefs, s'entendre comme larrons en foire - on hésite encore à parler de dynamique d'entreprise et encore moins de stock options mais ça va viendre, n'a-t-on pas fini par fermer le Bagne au bout de trente-cinq ans ?



A noter le choix par la commission de modernisation de bannir l'emploi du saut à l'élastique sans élastique largement usité dans le privé avant mise en place de plans sociaux massifs. Après analyse de la pyramide des âges des différentes Directions et Sous-Directions du Ministère des Anciens Combattants puis consultation de cardiologues émérites spécialisés dans le palpitant du fonctionnaire supérieur ô combien soumis à rude épreuve, ô combien, il ne sera pas question **jusqu'à nouvel ordre** de recourir à cette pratique économique que la commission a qualifiée - hors Procès-Verbal - "d'alléchante".

Ces 48 heures d'activités nautiques, durant lesquelles nos cadres auront loisir de s'étudier dans une nudité mixte - *méthode cap d'Agde, un corps sain dans un corps sain et vive les sapins* - afin de comparer leurs cicatrices professionnelles dans la cabane du maître-rageur, seront ponctuées de jeux propre à atténuer les chicaneries inter-responsables qui perturbent, selon un audit édifiant de 1985, 90% du bon fonctionnement des services. (point d'exclamation hors P.V)

A cet effet, le choix de la commission s'est porté dans un premier temps sur un jeu connu de toutes et tous : *"Je te tiens tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira aura une tapette !"*. Des spécialistes généralisés se sont penchés sur la question à en ronfler et ont conclu. Classé SECRET

DEFENSE. La commission demeurera coite mais assure l'étourdissante efficacité de cette méthode. Le taux de chicaneries inter-chefs serait susceptible de baisser d'environ 0,0221569896% par quinquennat ! Chiffre extraordinaire si on croit mordicus à la théorie de la relativité.

Afin de conclure ces deux jours et trois nuits bien remplies, un banquet végétarien sera organisé - la commission suggère que la viande rend agressif sans preuve aucune mais on vous demande de vouloir bien la croire sur parole. Dans un deuxième temps une soirée dansante sur le thème "*Travailler ça rend mou et baiser ça rend dur*" - un peu d'humour - conduira jusqu'au bout de la nuit nos joyeux drilles souvent coincés dans leur sexualité intime au niveau de leurs rapports génitaux. Vin et bière couleront à flots sous l'égide bienveillante du ministère de la santé qui offrira boissons à consommer avec ou sans et préservatifs à dérouler ou pas sur des membres virils qui ne manqueront pas d'être mis en forme par de ravissantes hôtesse de boucherie. Vive la fête, quoi ! La petite discothèque que nous louerons pour accueillir le clou de ce stage sera dotée de caves munies d'équipements particuliers grâce auxquels nos petits coquins et coquines approfondiront leurs connaissances professionnelles mutuelles. S'ils le désirent il sera envisageable d'obtenir une vidéo de leurs débats. Tout cela fera l'objet d'une déclaration en bonne et due forme à la C.N.I.L. Force reste à la loi.

AMÉLIORATION DE L'ESCLAVAGISME DU PETIT PERSONNEL

Après le corps suprême de la Nation, la commission s'est attachée à chambouler en douceur, voire en poils de chat soyeux, sans aller plus vite que la musique, les procédures de travail ayant fait leurs preuves depuis des lustres et des chandelles, bien avant l'invention de l'électricité. Toutefois, il n'est pas question de rétablir la peine de mort pour le fonctionnaire de base qui dégraderait le matériel sacré de l'Administration (stylos perdus par mégarde, tubes de colle vidés par abus de travail etc.). Il y a un temps pour tout, celui-là est révolu, la commission se tourne avec détermination vers l'avenir.

A cet égard, elle préconise, par mesure de sécurité, un contrôle médical auprès d'un expert psychiatre agréé - donc à la retraite - afin de s'assurer qu'il n'y a pas cleptomanie sous roche, auquel cas le fonctionnaire de base incriminé serait condamné à des tâches d'administration générale (T.A.G.) telles que tailler des crayons papier durant une période proportionnelle à la gravité des faits qui lui sont reprochés.

Concernant une éventuelle revalorisation des salaires, la commission est partie déjeuner au moment d'aborder le sujet.

Recrutement :

Un débat houleux, cependant la commission est unanime : ras le cul du fonctionnaire de base champion des emmerdeurs ! Des pourparlers sont en cours auprès de sociétés d'intérim. La sous-traitance a de l'avenir. Mieux vaut être vicair que précaire, s'est exclamé le Président à l'humour alcoolisé légendaire.

ETUDE DE CAS : TEST A LA PRÉFECTURE 78 (un fiasco)

Coup estimé de l'opération : 20 000 €.

Objectif officieux de M. le préfet - *pour qui l'opération est si barbante qu'il l'accomplit car le ministre était un bon pote de l'E.N.A* : examiner attentivement une collaboratrice, très mais alors très canon, surtout en bikini dans le petit bassin de la piscine choisie pour l'opération pilote.

Le second soir, passablement éméché pour ne pas dire excité comme un phoque, il convoque la bellissime dans sa suite non sans s'être soulagé en solitaire au cas où il lui faudrait assurer jusqu'à l'aube. *"Dossier urgentissime, venez vite, j'ai besoin de vos lumières !"* qu'il lui dit.

"Vous prendrez un verre avant ?". Il s'approche d'elle sur le canapé en cuir de taureau albinos, la corrida est lancée. Elle est jeune et rosit, charmante. Flattée. Ce haut fonctionnaire brillant, charismatique, aux yeux de banderilles ferait gober du maïs transgénique à José Bové.

Sa main qui n'a de cesse de parapher moult notes non lues, ce soir signe d'un doigt une cuisse qu'il relit plutôt deux fois qu'une. Ecarlate, la mignonne. Coupable, mouillée, les deux ?

L'image de son fiancé d'instituteur lui revient hélas en tête ! Les noces sont prévues dans six mois. "Barbares" un mot qui l'assaille soudain. Elle trifouille nerveusement la bague qui serre quel doigt déjà ? Fuyant le regard résolu de cet homme qui la veut. Elle n'a pas l'habitude de la pression du Vouloir... Et si les boutons pression de sa robe légère cédaient à l'attraction du Pouvoir ? AU DÉSIR. Elle tergiverse quand lui a décidé depuis des mois déjà de se la mettre, logique... planifier, trancher dans le vif c'est son métier.

Elle tomberait amoureuse la malheureuse ! Éprise d'un cœur de Ministère... Elle entrouvre les jambes pas si machinalement qu'elle le voudrait - vision de porte-jarretelles et de slip en dentelle noire - alors lui, passionné d'Histoire, il pense à la bataille de l'Iéna.

Mais, au final, elle se rétracte, sèchement : *"Merci je n'ai pas soif et suis exténuée, je regagne ma chambre si vous le permettez, M. le préfet des Yvelines Chevalier de la Légion d'honneur... Je... Non, hors de question."*

Ah si elle avait osé jouir, là, maintenant, tout de suite, sans suite ! Regrette-t-elle dans son lit ? Sur la table de chevet, un livre : *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Venus*. Obtenir un D.E.S.S. en ressources humaines pour en arriver là... *C'est pas marqué dans les livres, le temps c'est de l'amour*, elle pense. Cet Obispo lui aussi est un homme un vrai, elle boude. Son futur mari est pleutre, malléable et baise comme un aquarium. Elle peut compter sur une vie d'armistice.

La porte refermée, le préfet sirote un whisky au goût de Waterloo en rédigeant une note pour soldat de plomb. Vénus beauté sera mutée au bureau des placards.

Les 20 000 € investis lors de ce pilotage foiré gigoteront sur vos avis d'imposition pour une queue d'épée dans l'eau. Une goutte mais une goutte quand même.

Un autre test sera effectué à la direction départementale de l'agriculture et de la pêche du Nord. La commission espère un résultat plus probant, gageant sur l'expression "Il faut cultiver son jardin".

La commission plante des choux et croit au père Noël. Elle est payée pour édifier des châteaux de sable.

Tout juste...

Marcel avait pris une semaine de vacances. Il n'en avait pas tellement besoin puisqu'il n'en était pas écrasé, de boulot. C'était dans l'ordre des choses de prendre des congés pour les fêtes de fin d'année et Marcel avait décidé d'être ordonné. Au bureau du moins.

A peine franchi le seuil de la porte du service, c'est comme si les tâches assommantes qu'il avait fini par effectuer de bon coeur, presque avec entrain, avaient évacué sa mémoire !

Pendant sept jours et leurs petites nuits accrochées, l'esprit de Marcel reprit ses aises dans un bordel impeccable. Chassez le naturel et c'est le galop des hérissons, comme disait sa tante, à Marcel.

Le jour venu de la reprise, notre héros était défait. Une sorte de machin mou rendu parfaitement inapte au monde du travail tapota au digicode de la porte d'entrée: c'était Marcel. Qui avait oublié le code, mazette ! Sa montre indiquait 8h45... le temps de s'en griller une, hein Marcel?

Ce faisant, il songea que le travail n'était pas fait pour lui, en définitive.

Il écrasa rageusement son mégot du talon, se souvint comme par enchantement - on était pourtant à cent bornes du conte de fée - du code d'entrée, ignora l'ascenseur pour grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'au cinquième et dernier étage, celui-là même où se trouvait son bureau.

Son bureau... Le bureau du Directeur ! À peine essoufflé - c'était plutôt la rage qui le prenait aux poumons, croyez-moi - il défonça la porte d'un coup d'épaule monstrueux !

"PUTAIN DE CON ! JE ME BAAAAAARE ! RAS LE CUL !" qu'il gueula, le Marcel. Et comme ça ne suffisait pas, apparemment, il sauta à pieds joints sur le grand bureau du petit moustachu qui le regardait comme une apparition évadée d'une bédé délirante.

Il entama une sorte de danse du sioux, lui manquait plus qu'une plume dans le cul au Marcel, et asséna :

" TU ME FAIS CHIER, CONNARD ! VOUS ME FAITES TOUS CHIER BIEN COMME IL FAUT ! RESTEZ DANS VOTRE CACABOUDIN DE FONCTIONNAIRES DE MERDE, MOI J'EN AI MA DOSE, C'EST L'OVERDOSE, MON POTE! JE PRENDS DES VACANCES, DE LONGUES VACANCES SANS DONNER D'ADRESSE ! ON S'R'VERRA PTÊT AU SENEGAL, C'EST LA-BAS QU'ON S'ECLATE! MAIS EVIDEMMENT TU DOIS PAS TROP SAVOIR CE QUE C'EST, TOI, L'ECLATE, NI LES MARTIN CIRCUS, ENCORE MOINS LEUR CHANTEUR, GERARD BLANC, QUI EN 1987 DECIDA DE DEMARRER UNE AUTRE HISTOIRE EN SOLO, CE FAISANT PROPULSÉ AU SOMMET DU TOP 50 ! HA CA NON, TU DOIS PAS CONNAITRE, L'AHURI! AVEC TON BALAIS ADMINISTRATIF DANS L'CUL ET TES NOTES DE SERVICE MERDIQUES QU'ON DIRAIT QUE TU TE FOUS DE NOTRE GUEULE, QUE TU NOUS PRENDS POUR DES ABRUTIS! MAIS C'EST TOI L'ABRUTI, MON CON ! MARRE!! MAAAAARRRE, T'ENTENDS!! MARRE DE BOSSER AVEC UN INCULTE DU CUL ! CIAO, MON POTE. "

Marcel sauta du bureau et prit ses jambes à son nez laissant derrière lui le petit moustachu aplati comme une crêpe sénégalaise sur sa chaise. Il faisait pâle figure le petit bonhomme qu'on appelait Monsieur le Directeur en temps normal, et certainement pas Mon con, L'ahuri ou encore Mon pote!

Et la rue. Oui, la rue. Il y était, Marcel, à la rue.

Il alluma un clope, composa le numéro de Lucien sur son portable :

« C'est fait. T'as les billets ? »

C'est après que les jambes de Marcel réintégrèrent le sol en se décrochant de son nez. Seulement après. Disons trois ou quatre minutes. Tout juste...



La bouse ou la vis

Je me souviens très bien de ce portable piqué à un chouraveur de clous endormi sur l'établi pour trop de fête la veille. Il était chaudronnier. Je ne savais pas trop ce que ça signifiait à part qu'il était question de fer, de métier. Son apprenti, voilà ce que j'étais ; classé dernier au CAP aussi. J'avais eu le choix entre chaudronnerie ou rouleur de Havanes à la SEITA. C'est à dire rester à glander dans le pavillon des parents. Cuisses de coq, mon surnom en cours gym, alors chaudronnerie ! Ouais !

Il ronflait fort le tuteur chouraveur de clous. Rien que des clous qu'il embarquait, mais mon vieux une quantité telle que je me demande encore s'il ne faisait pas comptable ripou en plus de chaudronnier. Ou bien les clous ne valaient rien. Collectionneur cinglé. Non.

Durant le mois d'apprentissage, la boîte n'a pas coulé. Pour ce que j'y connaissais, l'entreprise tenait du miracle : l'unique chaudronnier dormait toute la sainte journée, les clous disparaissaient comme des petits pains à l'armée du salut, le patron élevait des veaux sur des monts, à croire qu'il n'y avait personne qui travaillait là-dedans.

Sauf que les commandes pleuvaient comme de la vache qui bouse. Personne n'y donnait suite. Si je ne m'en carrais pas, c'est sur le cul que je me serais retrouvé, à essayer de percer le mystère. Et des perceuses, l'entreprise en possédait pour une équipe de dix travailleurs acharnés.

Seulement je m'en carrais. Etonné plutôt par ce que la vie pouvait me réserver comme bonnes surprises. Car c'était plutôt agréable de constater que bosser comme un damné pour gagner sa croûte n'était pas la seule voie inscrite. Gruger, ronfler et rouler en Golf GTI III, la voiture du chouraveur de clous comme perspective ça me bottait.

J'ai commencé ma carrière tout doux et le hasard s'est chargé aisément du reste. Le portable donc fut ma première prise. J'ai allumé : pas de code PIN. Personne à appeler. Consultation du répondeur : un message. Je m'en souviens très bien, aussi, du message : « Laisse-tomber les clous, le cours des vis est en plein boum. »

Alors c'était ça ! C'était bien ça. Bien bien bien.

Moi j'ai pas donné dans les vis, j'ai fait dans le vice. Je traie les blanches, et rase les blancs depuis peu. Bientôt je m'occuperai de la Roumaines. Loi du marché oblige. Je ronfle fort aussi. Quelques fois dans des geôles. Ça me repose un peu plus.



A LA DURE ET DEPENDANCES



Une chanson dans la foule

Jamais voulu être un artiste, moi

Qui ne suis rien qu'un fétu de peurs

Un passager de l'intranquillité

Parmi la foule des amitiés

Des amours des fureurs de la vie

Je souhaiterais juste être une chanson

Un air UTILE pour asphyxiés

Un mouvement sur vos larmes

Etre un homme parmi les hommes ?

Non. Acceptez que je fredonne

Sur vos peines, joies et sourires

Ma ballade de personne.

À confesse

Depuis que j'ai arrêté de boire

Je pense beaucoup trop souvent

Que j'ai arrêté de boire

A tel point, mon Père

Que je me demande si je n'ai pas aussi arrêté de vivre

Derrière ce rideau sombre...



Craie

Ma vie de craie

Sans rayon

Se broie

Entre des mains

Qui n'ont jamais été aussi fortes

La force de l'âge révèle

Ma faiblesse au sommet de son art

Que vais-je faire de ces morceaux

Existe-t-il encore des tableaux

Pour ça.

Rivages sans visage

Je suis solitaire d'être coupable. Sept ans que j'endure cent questions sans réponses.

Pour mes dix-huit ans j'ai baisé une nana qui sentait le cadavre, une qui carburait à la Méthadone, une prise sans capote.

Dépucelé. Une lutte d'armateurs ivres de naufrage. Avec ses cris et mon silence détonnant. C'était donc ça qui m'attendait : Ça puait, le sexe.

Ma chambre s'éclaire d'un hublot comme une prison de jour.
Il s'évade par la nuit, ce poulpe à plat sur mon âme.
Empruntant des voitures pour rouler vers la nuit que je prends pour l'enfer. Moi qui n'ai rien vu ni écouté ni connu.

A tombeau ouvert était ma devise au change universel.
Traînées rouges des autres frôlés de près sur les départementales ; tentacules filantes.

Nuit. Touquet Paris Plage. Bide démonté. Il réclame sa dose, le pulpe. De baise et d'alcool, le second avant l'autre. La Manche noire achève des rouleaux latents. Février d'un rivage sans face.

Je me soule à la carte Visa dans un bar jusqu'à suinter du malt. Pause Stella ; ça passe pas... Face sans rivage.
Vidé sur le trottoir à déverser ma bile.

Night-Club...
Elle assez quelconque. Tu montes ? Franchement mariée. Merci monsieur.

Tas de sperme froid, le poulpe s'affale péniblement. Mon esprit sur ses fesses ? Douces... Elle fut douce et agréable...
Entre deux orifices ouverts, un organe dressé : mouvementer, trouver l'amour, haleter le vide au cœur, pourquoi ?

Des gens, adultes, cherchaient l'amour dans le désespoir et l'illusion. Que se passait-t-il ?

Et c'est ici.

Loin d'être un homme, je décidais de ne l'être jamais.

La route du retour entre trois et quatre grammes, virages serrés in-extremis.

Léger comme une plume d'eau...

Artifice

Face à ce personne, moi
Dans ce rade aux allures latino

Vieux sucre de gloriole rénové
Où j'ai regagné droit de citer
Du silence à force d'années cloîtrées

Ma voix grasseyante de chimie
Triture la barmaid flambant neuve
« *Vous auriez pas une boisson énergisante, genre cocktail de vie ?* »
Le type d'à côté ne bronche pas.

Il porte les gravats de sa vie sur sa tronche de chopotte
Éclusant une bibine d'un coup de meurt-de-soif, son unique permission
Jouisseur précoce d'un ennui interné
Il le sort vers dix-huit et le pieute à dix-neuf
Qu'y peut-il ? Pas besef.

Elle revient ample balançant ses hanches
Dans un sourire de « *Non.* »
Se trouver seul pour lui rendre la monnaie de mes lèvres
Aux *coins* presque soulagés

Une paille dans un Coca, cendrier bien placé
Au centre d'une table en teck
J'allume des cendres, écris ces mots
Pour conserver mes larmes
Et garder un peu d'arbre
À défaut de racines

Derrière la vitrine du bar

Un type plie le trottoir
12.9 crochetée main droite
Cinquante centilitres
Et autant dans la gauche

Dans une minute
Je suivrai ses notes de pianiste marteau
Traversant le crachin hors des passages cloutés

Mais le carrelage rouge artificiel
Paralyse encore mon crâne enfoncé dans ce bar

Je me demande pourquoi les artifices respirent tant le réel
Et ces gens de paroles qui m'aspirent de partout
Moi l'homme photomaton...

CHEESE !



Спасибо! *

Les volutes bleues planquées dans un paquet de *GITANES* recèlent vingt chandelles à brûler par les deux bouts. La manie de la gnole l'a repris au milieu d'une de ces consumations et il connut exactement pourquoi.

Quinze ans auparavant, aux alentours de la gare TGV de Saint-Pierre-des-Corps, dix heures du matin, tabouret comptoir, il réclame un Bloody Mary à la Smirnoff et dégueule le tout deux minutes plus tard dans la cuvette en fer de W.C ultra modernes. L'effet du médoc qui rend allergique à l'alcool - dont il a aujourd'hui oublié le nom mais pas le risque puisqu'il aurait pu crever. A croire que ses gènes étaient conçus pour la tise, machine de guerre vers la descente raide. Aussi rouge que l'hémoglobine son visage et gonflé comme sous l'effet d'une injection de cortisone dans les joues, le palpitant à deux cent pulsations, son foie comme un ver, un fœtus remuant sous la peau, en convulsions, l'excitation morbide, adrénaline, un saut dans le vide avec ou sans parachute, c'est la surprise suprême, bloody bloody bloody : trente minutes à s'accrocher aux parois sans prise, boucan des anges noirs aux ailes froissées dans les rouleaux de PQ puis le calme, la victoire calme... la possibilité d'un gin. Et d'un autre et paf! Le TGV au bar, mignonnettes de sky' coup sur coup, hors de prix, un par un les rades de Montparnasse ; la cuite monumentale venue d'une bouteille d'Absolut tirée à Monoprix et ce type qui lui offre un paquet de brunes, des *GITANES* exactement - il fumera désormais des brunes précisément jusqu'à ce qu'il décroche cette fois pour de bon puis se remettra alors aux blondes.

Vingt heures sonnent au carillon fou, il prend des trains qui l'éloignent de chez lui, se retrouve au dépôt, marche dans les cailloux entre les rails, les rames, s'affale sur les voies, se relève avant la bouillie, les panneaux défilent au pas sans qu'il puisse les lire, voilà l'ivresse des seigneurs l'a repris en entier quand dix heures auparavant il sortait du Centre. Le Centre qui était censé le soigner. Personne ne soigne personne, chacun se soigne lui-même dans cette affaire et signe une décharge quand il ne le veut carrément pas. Une décharge !

Il a seize ans de plus, quelques convictions fortes en la matière car pas une goutte de venin n'a coulé dans son gosier depuis : une goutte d'eau... Sa vie a récupéré jour après jour, lentement s'est rebâtie durant plus de sept millions deux cent mille minutes de fer.

Et pourtant quand il a débarqué dans ce café tabac en rase campagne où il ne restait que des *GITANES* sans filtres, la première bouffée signa sa réincarcération au pays de la défonce. Chaque souvenir est remonté depuis Saint-Pierre-des-Corps à la vitesse d'un TGV parcourant la mémoire des neurones de synapse en synapse. Il a lutté pour la forme en exigeant un café en plus de la vodka, puis lâché prise. On l'a retrouvé ce matin gueule en terre dans le champ de patates jouxtant le troquet, tel un épouvantail arraché par la tempête des poussières. Un passage à tabac.

* À ta santé !



Gueules noyées

Les gueules noyées, devenues telles par leur très grande faute : on leur avait légué tout pour une insertion de suppositoire. Leur naufrage progressif, laisser-aller, un mystère. Des Zodiacs familiaux, amicaux, médicaux, viendront sans conviction jeter bouées pour ces noyés de luxe, clowns de cinéma, quand d'autres souffrent de façon bien tangible.

Ils se débattent pourtant, boivent tasses, crient une inexprimable lutte. Coupables de s'être jetés et rejetés à la mer, folie ? Certains décèderont, suicide ? Ils possédaient les clés d'une belle vie, chacun en est témoin... Zodiacs se lassent, regagnent la terre, le monde. Les survivants perçoivent cette fuite de moteur qui s'indiffère.

Alors ce mot en héritage COUPABLES percute leurs crânes de flots. Quand la houle se calme, leurs esprits durcissent, la rage submerge leurs âmes brisées tels des tibias sans plâtre, blessures invisibles les condamnant à l'exil, à l'abri des regards installés planquant leur trouille. Approche de la détresse décrétée contagieuse.

Les gueules noyées sans défense : bonnes âmes conseillent de positiver au fond des tourbillons, volonté ! BORDEL DE MERDE !... Le mental est en ruines, la volonté en lambeaux depuis ces jours où l'enfance a été bafouée. La seule arme humaine qui vaille, l'amour, leur a refusé SA CLÉ. Certains vivront âmes et corps scarifiés ; seront-ils plus riches de ça pour les autres ?

Le manque qu'avec le temps ils finiront par taire les suivra dans la tombe. *Fascinant.*



Tatou

Ça commence entouré de brouillard sans coup de foudre. Il boit son lyophilisé dans une vieille tasse à thé. Inscrit dessus on lit à peine : mug for tea. La matière de l'objet est stable c'est bien du café et pas du thé qui coule tiède dans sa gorge, la bouilloire électrique n'a pas chuinté. L'homme est pressé.

Des tas de gens avalent la caféine pour gommer l'endolorissement du sommeil car leur temps est calculé : bus, trains, voitures les poussent au cul vers des pointeuses précises, des patrons inflexibles. Paquet de Camel® vide... la barbe. Il sort son attirail de secours, odeur de résine dans la boîte, et roule une tige, brins de tabac collés aux lèvres. Embruns amers.

Ça lui rappelle pas les cerises mais les galères quand il créchait au foyer C.A.P. Saint-Jacques, entassés à vingt dans la piaule. Depuis il a remercié l'église pour le logis, le taf, oubliant les discussions sans fin du Père la Morale. Elles manquaient de fond. Et le fond il touchait. La Bible n'avait rien inventé, une histoire d'hommes qui en pillaient d'autres. Bobards éternels.

L'alliance tabac café le sonne comme un réveil métallique à l'ancienne. Il prend une douche absurde : bientôt son corps suera, couvert de plomb. Et le parfum de l'acide déchirera son semblant de masque qu'il portera. Sans doute identique à celui de Michael Jackson quand il fait ses courses à Tokyo.

Son job, c'est récurer les cuves à accus de l'usine. Il roule en vélo. Il refuse les propositions limites ; E.D.F. connaît le chemin vers chez lui, il en foutrait quoi des batteries chourées au stock ? Question trafic, il a donné : ses tatouages signent un détour par Fleury.

Il se fringue à la va-vite. Au premier service le bus tire sur les horaires avant la période de pointe.

C'est un grand jour : il grimpe O.S. N°2. Transfert à la chaîne d'assemblage donc, moins risqué niveau saturnisme. Pour sa promo ce con de Bill, le contremaître, lui filera du pâté de poule fait maison. Trente ans de boîte. Il a une grosse baraque en kit faite maison qui lui a pris tout son temps libre pour la monter. Et sur le dos un crédit jusqu'à la tombe. On fait pas de vieux os dans l'industrie du plomb.

Vivement ce soir, il se dit, passer au dispensaire gober mon Subutex®



HEY JOE !

*Hey Joe, I said where you goin' with that gun in your hand
I'm going down to shoot my old lady*

Il n'avait pour se calmer que de la Bud, autant dire la pisse de rat. Le raffut du frigo antique : elle était fraîche. Chaleur moite à détremper un aigle : pas de clim. dans la chambre. Il s'enfilait les canettes comme d'autres les putes – *pensée qui lui remettait son vieux tube* . Allongé sur le pieu qui grinçait au moindre tremblement, il évitait le geste en trop et la bouclait. Personne à qui parler.

11 : 00 am

Le matin empruntait la fenêtre crasseuse pour se rendre sali à la nuit... Télé pour porcs ! (il se dit en fixant cette lucarne). Le programme semblait interminable. Il l'était.

C'était aussi simple que ça : l'attente. Ça il savait : répondre présent. Impassible. Quand il faut. Sauf qu'en lui ça guerroyait, il apprécierait de tailler. Qu'on en finisse. Fissa. **HEY !! BANG !!! BANG !!**

Une pensée au milieu de la nuit : « Nom de dieu, heureusement qu'il y a des chiottes dans cette piaule ! ».

Evidemment il pissait beaucoup vu ce qu'il éclusait, tirait la chasse sans regret. Drôle d'idée de regretter son urine : il n'était pas cinglé.

Marbré serait plus juste.

Le troisième jour : fin du calvaire.

Pendant qu'il ronflait fort, la vie saisit son âme par l'ordure – embarras du choix - et la déchira au sabre en milliers de coups de lames. La poussière de neurones se répandit collante dans la pièce. La vie ouvrit les robinets du lavabo sans les refermer. Secousses sur les murs. Rafale de vent ? On entendait tonner. La vie, mais laquelle, s'était enfuie.

WAKE-UP !... ..

Sa voiture rutilait sous un ciel orange.

En quittant la chambre il n'eut aucun regret, pas une pensée. Il contacta et démarra.

Les gains des loteries sont exceptionnels : on offre de nouvelles âmes pour, *qui sait*, de nouvelles vies ...

« Hey Joe, ! HAPPY MAN ??

Le bricard et la guerre

L'esprit de l'homme installé en terrasse est en guerre. Une guerre démentielle, les missiles à têtes chercheuses sont largués sur les neurones cruciaux de l'instinct de survie et le réseau des synapses explose coupant court à toute communication. Autour, la vraie vie des gens défile au soleil. Un soleil lâche qui se planque.

Car l'homme se colle un tesson de bouteille sous la gorge. Il l'a cassée proprement sous le guéridon. Silence du verre plus un cri des même joueur. Fin de partie. Sans mot, sans sens. Du sang. Cris de la vraie vie des gens qui déguerpit vers le sans sang, loin du chant funeste des sirènes. Pompiers, police. Autre partie.

Le bricard descend du fourgon et procède à l'identification. Il fouille les poches du jean, emballe les papiers courants dans un sac plastifié, retourne une dernière fois les poches et tombe sur un ticket « Millionnaire » tout frais qu'il fourre dans la poche intérieure de son blazer, juste sous la plaque étoilée de la Sécurité Publique. A gauche, près du cœur donc. Son boulot est fini il réintègre la boîte, tape son rapport en qualité d'APJ 20. Ce n'est pas réglementaire mais il n'y a pas eu mort d'homme : une T.S sans sens. Pas besoin d'OPJ surtout qu'il n'y en a pas à cette heure. On va pas déranger pour si peu. Il signe, se désape aux vestiaires. Le bricard est redevenu civil, prêt pour la maison.

Il s'arrêtera au café tabac du coin, un paquet de gitanes filtre avant de gratter le ticket qu'il n'a pas oublié de mettre dans son larfeuille. Il aura deux euros et se paiera une bière avec. C'est toujours ça de gagné... Un demi de sens.

Du bleu au Blues

Maître Garcia, huissier de son triste état, apporte sa dose de Blues sur le palier d'un immeuble. Il sonne à la première porte et remet un bout de papier à une main qui vire au bleu. Pas de chance pour les mains tendues à découvert.

Marcia est porteuse d'une bien mauvaise nouvelle pour son fiancé. Un morceau de Blues. Elle frappe à sa porte, le gifle – une sacrée – et c'est fini, elle dit : « Dégage morveux ! ». La joue se colore, elle passe du rouge au bleu. Et dans la tête du fiancé s'en est fini aussi. Il devait bien l'aimer car des larmes coulent, elles sont bleues. Il ne se rend pas compte qu'il est chez lui. C'est elle qui a foutu le camp. Le Blues !

Docteur Villiers est embarrassé. Ce qu'il aurait du dire depuis le début, c'est à la fin qu'il l'annonce. À Pierre. Il y aurait encore un espoir mais faudrait pas trop y compter. Enfin, gardez confiance, tout de même... Pierre porte la blouse bleue qu'on enfle au service des grands prématurés. Il est plein de Blues. Thomas, son fils, est bleu aussi. Son cœur déconne.

Ces trois petites histoires en bleu ne sont rien pour moi, rien qu'une couleur. Elles ne me touchent pas le poil d'un anus artificiel. Un bleu... plat comme les articles du Parisien™ parcourent la vie, ses rues chaque jour de faits-divers. Ça n'est pas du Blues, ça. Du bleu, tout juste.

J'ai VERITABLEMENT saisi le Blues un vendredi. Chez un coiffeur au port du Havre. Une vieille dame se voyait rougir dans le miroir en écoutant Mike Brant. « Rien qu'une larme dans tes yeux », c'était. On voit que toi, crie le miroir ! Je l'aurais bien teinté en bleu jusqu'au bout des ongles, j'ignorais pourquoi, sa choucroute blonde me dégoûtait ? Défenestrer sa choucroute, ses salades vertes sentimentales abandonnées depuis si long. SPLASH ! Et une choucroute écrasée une, dans la rue des Saucisses. C'est assez rare les salons de coiffure nichés au 5ème étage. Rare comme personne. Hé oui, personne... dé clic !

C'est ça le Blues : c'est personne. Rien. Nada. Envolé, pour une poignée de \$. Là, on entend le sifflement du vent traverser ton âme comme 100 images de western spaghetti au ralenti. Et il manque quelque chose, peu : une giclée de ketchup saupoudrée de fromage râpé. Hollandais. Du gouda, de la mimolette, du fromage, de la raclette de tulipe... Ainsi que la fanfare crierde qui accompagne le cercueil de ton âme - celle du dessus, la même - dans l'avenue rincée de ta Nouvelle-Orléans.

C'est rien le Blues, vraiment. Un peu comme Orléans la vieille. La province molle, creuse. Dont on ne se soucie guère mais qui vit sa vie minable. Le Blues c'est rien je te dis. C'est la gare fermée des anges sans locos. Les ailes brisées en bleu pour l'esthétique.

Par contre, et voilà l'important : *c'est tenace comme pas deux.*

SALE GARDE DE PETIT PRINCE

Heureusement il pilotait comme un manche...

Insane réveil. Je l'envoie valdinguer : l'énergie de la fatigue rompue comme une baguette en deux. Sûr qu'il a son compte loin de mes tympans.

Une clope, un café, de la zique... Mon crâne est un bunker exploded. Une murge de plus, c'est tout. Seul comme un roi noyé sous son lavabo sec, il faut quand même se soulever.

Pas que je doive bosser ! Je lutte au RMI pour la rédemption du Petit Prince. Si j'avais un métier : body-guard de Petit Prince.

Dans la réalité, je me lève par hygiène. On peut se défoncer avec un minimum d'autodiscipline, sinon c'est cuit. Tu deviens un radis fondu. Le Petit Prince s'en remettrait pas.

Pas envie d'être un radis pour des prunes... déjà que ma dernière brune me traitait de navet au pieu...

Ha mes burnes!

Khaled tourne sur la platine, morceau calme et solaire : *Caméléons*.

Je ne me sens plus si mal. Vive le bédou de dix heures ! La tasse de café renversée sur mes jambes nues brûle ma peau sans douleur. Tout passe comme une pierre à la poste. Lavage à l'Éléphant Bleu vitesse grand V. Habits en vrac, dépareillé. Prêt à sortir toutou.

Je me souviens à temps que j'en ai pas. Pas de souci puisqu'il faut sortir amen. J'attrape une cordelette, me la noue autour du coup et je sors alléluia. Me promener seul en jappant au croisement d'une caniche. Inch allah.

Un grand reu-noi tente de faire le pitt avec son collier à pointes. Je pisse deux trois gouttes sur son rêve ; pas digne d'un petit prince sans doute... *mais je garde que son corps*.

Quel con protège encore son âme, petit?



Savoir finir

Quel est le con qui a inventé l'infini ?

Les honnêtes hommes ne savent rien, c'est bien connu. Il suffit d'écouter les chansons pour pigeons sur les ondes, ouvrir les petits bouquins alignés comme des boîtes de calmants bio – rayon bien-être – on est fixé : pour être serein il faut douter - résumé. Le plus heureux des hommes depuis tout gosse, c'est moi. Je plains les accablés du « Moi je sais ! ».

Champion du bonheur à toute épreuve, une ombre plane toutefois sur mon cœur d'huile. Je triche. Je sais. L'issue, la porte et la sortie me guettent. Un secret très partagé que je protège comme si de rien, sait-on jamais...

© rollerpen 2006

Bonne année 2007 !